

DES PHOTOS POUR COMBATTRE L'OUBLI :

le destin tragique de Concepción (Chili)

Hugo CAPELLÀ MITERNIQUE¹

*Département de géographie
Université de Concepción (Chili)*

Résumé : Les photos anciennes de Concepción (Chili) revêtent une double signification puisque, d'un côté, elles donnent l'image d'une ville anéantie à plusieurs reprises par les forces de la nature et, d'un autre côté, elles représentent la seule trace, affichée sur les murs des commerces, d'une mémoire collective qui serait autrement invisible. L'histoire tragique de la ville a forgé une curieuse mémoire collective, axée sur l'oubli et le vide, et dont témoigne le regard silencieux des photos anciennes. La ville moderne néglige la mémoire, mais en fait, celle-ci peut persister autrement. L'image assure alors la survie du lieu et du référent collectif, au-delà de sa forme tangible.

Mots clés : Photos, mémoire collective, souvenir, lieu, catastrophe naturelle.

Abstract: *Old pictures of Concepción (Chile) show, on the one hand, the image of a city destroyed several times by natural hazards and, on the other hand, they represent the only record displayed on the walls of shops, from a collective memory that would otherwise be invisible. The catastrophic history of the city has forged a curious collective memory, focused on oblivion and emptiness, shot by pictures. Modern city seems to forget memory but in fact, it proves to be an excellent adaptation to a memory based on oblivion. The image thus guarantees the survival of place and its collective identity, beyond its tangible form.*

Keywords: *Pictures, collective memory, remembrance, place, natural hazards.*

1. Courriel : hcapella@udec.cl

La mémoire collective s'appuie généralement sur des souvenirs qui parviennent d'un patrimoine matériel, comme celui que compte la ville avec ses monuments et espaces publics. Cependant, dans le cas de Concepción, on constate que la construction de la mémoire collective s'est adaptée, sans recours au patrimoine matériel, à la réalité d'une nature sismique toujours active. L'analyse nous montre comment les photos anciennes de la ville sont devenues un élément virtuel d'une mémoire du passé, qui se bâtit sur l'oubli des formes et d'un après-traumatisme collectif. Le but de l'article est de prouver que l'image peut devenir une icône qui permet la survie d'une mémoire centrée sur l'importance des lieux, au-delà de leurs formes tangibles.

La mémoire à l'épreuve

Concepción : une histoire tragique

Les tremblements de terre et raz de marée à Concepción font partie d'une nature commune à d'autres villes du Chili ou de l'anneau de feu du Pacifique. La deuxième agglomération urbaine du Chili (autour d'un million d'habitants) compte neuf grandes catastrophes documentées depuis sa fondation au XVI^e siècle (figure 1). La magnitude des tremblements de terre a été telle que la ville fut refondée au XVIII^e siècle aux abords du fleuve Bio-Bio pour éviter, au moins, les effets des raz de marée liés à la localisation côtière antérieure.

Numéro	Année	Catastrophe
1	1570	Tremblement de terre et raz de marée
2	1657	Tremblement de terre et raz de marée
3	1687	Tremblement de terre
4	1730	Tremblement de terre et raz de marée
5	1751	Tremblement de terre et raz de marée
6	1835	Tremblement de terre (refondation)
7	1939	Tremblement de terre
8	1960	Tremblement de terre
9	2010	Tremblement de terre (8.8 Richter)

Figure 1: Liste des catastrophes naturelles subies à Concepción.

La fréquence des désastres provoqua un changement de localisation de la ville au XVIII^e siècle, pour éviter au moins les raz de marée.

La ville a dû, en conséquence, se reconstruire entièrement, en moyenne deux fois par siècle, à cause de l'extrême intensité des tremblements de terre, comme le dernier, de 8.8 sur l'échelle de Richter, subi le 27 février 2010, qui a laissé de nombreux dégâts malgré les normes antisismiques suivies par la plupart des constructions. Il est difficile de comprendre, face à cette réalité, la ténacité des habitants à vouloir continuer à vivre sur place, si ce n'est comme une forme de maîtrise collective face au drame. L'urgence et la rapidité des reconstructions deviennent une forme d'oubli dans une lutte collective frénétique, dans une fuite en avant (Davidson et Baum, 1986). Cela donne à voir une ville tournée vers un futur prometteur et sans regards envers un passé blessant et même inhibant. Il serait difficile de reconstruire si les habitants envisageaient la fatalité d'un prochain événement. Cette prétendue inconscience commune peut alors plutôt se voir comme une sorte d'amnésie consciente pour la survie.

Dans ce contexte, il est très difficile de discerner la place qu'occupe la mémoire collective puisqu'elle ne se reflète ni dans la matérialité d'une ville en reconstruction continue selon la logique de grands travaux dirigés depuis le siège de l'État central à Santiago (situé à 500 km de Concepción), ni dans une mémoire qui évite les souvenirs post-traumatiques (Steinglass et Gerrity, 1990). Tout porte donc à penser qu'il n'y aurait pas de mémoire collective. Mais il n'en est rien, car c'est justement grâce à elle que la persistance du lien au lieu s'établit, jusqu'au stade de l'obsession. La mémoire s'est adaptée à une réalité éphémère grâce au rôle que lui laisse l'oubli, comme un témoignage du vide matériel.

Une mémoire de l'oubli

La modernité urbaine de Concepción pourrait conduire à penser que la population a peu d'intérêt pour son passé et oublie même ce qui constitue sa mémoire. Mais si la mémoire collective s'établit communément sur des souvenirs ancrés dans les traces d'un patrimoine matériel qui permet le relais intergénérationnel, il faut également considérer le rôle souvent délaissé de l'oubli (figure 2). Le souvenir de ce qui reste est aussi important pour la mémoire que l'oubli de ce qui disparaît (Augé, 2001). Ce deuxième aspect de la mémoire devient clef dans le cas de Concepción. L'oubli y devient une forme de mémoire qui permet aux habitants de survivre dans un contexte éphémère sans pour autant la négliger (Ricoeur, 2000).

L'inconvénient d'une mémoire axée sur l'oubli est lié à la difficulté d'établir un relais vers les nouvelles générations parce qu'elle est invisible. La transmission de l'oubli comme forme de mémoire collective conduit à considérer le rôle du regard neutre et troublant que fournissent les photos anciennes.

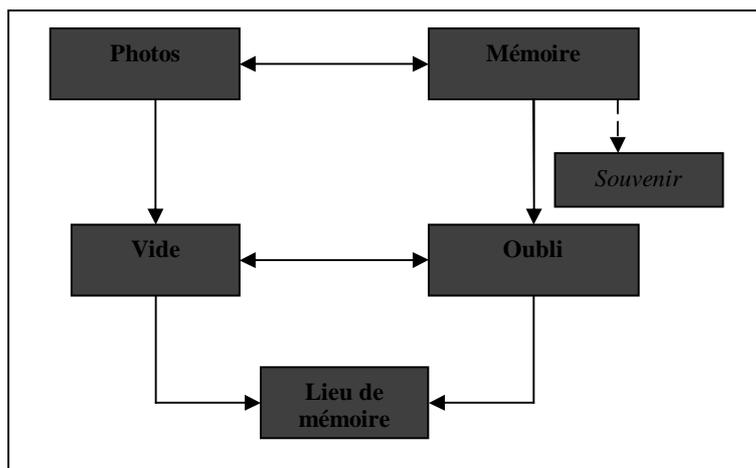


Figure 2 : Le rôle de la mémoire et des photos dans l'établissement des lieux de mémoire.

Un premier regard sur Concepción offre la vision de ville banale et sans identité, presque une sorte de "non-lieu" (au sens de M. Augé, 1992). Le caractère d'urgence des reconstructions successives a mené à une politique de grands travaux très dirigiste et avec peu ou aucun reflet de la spécificité de ses habitants. L'histoire de Concepción reflète celle de la construction de huit villes nouvelles, sans aucun rapport les unes avec les autres. Chacune a été conçue suivant les modes de chaque époque par des bureaux d'urbanistes et des ingénieurs qui ne connaissaient même pas la ville puisqu'ils étaient tous à Santiago. La ville bâtie ne fait pas écho à la mémoire et cela conduit souvent à penser que celle-ci n'existerait pas dans une ville aussi ravagée par les catastrophes naturelles (Hobsbawm, 1998). Mais loin de là, la mémoire collective existe et s'exprime d'une façon relativement immatérielle. L'identité collective passerait ainsi moins par la ville construite que par le processus de construction lui-même.

Le caractère éphémère du patrimoine matériel ne peut pas jouer ici le même rôle iconographique référentiel (Lynch, 1969) dans la construction

identitaire qu'ailleurs (Nora, 1984), et l'immatériel devient alors la voie la plus pertinente et durable. La mémoire passera justement par l'importance de la transmission des lieux au-delà de leur forme physique. Le lieu devient cet espace commun, connu de la communauté, et fonctionnant comme référent particulier. D'où l'importance que jouent les espaces publics comme les places, rues et parcs (Berdoulay, Gomes et Lolive, 2004). Dans le cas d'une ville si sujette aux mégadésastres, cela devient essentiel pour la survie puisqu'à la seconde suivant le désastre, on ne peut compter sur personne ni aucune institution. C'est à ce moment-là que le lieu de rencontre et d'entraide première devient l'élément essentiel d'une conscience sociale. Les espaces publics permettent ainsi la reconstruction sociale après chaque épisode tragique. Mais au delà de l'espace concret, ils soulignent l'importance du besoin de lieux communs, transmis par une mémoire de l'oubli.

C'est ainsi que de nombreux habitants de Concepción ont trouvé dans l'affichage d'anciennes photos de la ville une façon de transmettre une réalité troublante. Les photos vont reproduire une ville fantôme désormais disparue. Elles sont le témoignage visuel du vide matériel laissé dans la ville, mais également du vide émotionnel d'espaces vécus traumatiques (Janoff-Bulman, 1992). De cette façon, les photos deviennent un regard de et sur la ville, reflet d'une mémoire collective centrée sur l'oubli et pouvant être transmise aux nouvelles générations. Les photos font prendre conscience d'une mémoire de l'oubli, par leur regard sur le vide. Elles constituent ainsi l'instrument par lequel construire une identité collective qui fonde la survie sur l'importance des lieux, au-delà de leur forme éphémère (Halbwachs, 1968).

Le regard troublant

Les photos du vide

Les photos qui garnissent les murs de nombreux commerces du centre de Concepción sont difficilement reconnaissables et encore moins associables à la ville, même pour les yeux les plus exercés (photos 1 et 2). Elles sont un témoignage qui passe inaperçu ; mais lorsqu'on y concentre son attention, elles deviennent déroutantes, puisqu'il est impossible de resituer les endroits photographiés dans la ville actuelle sans l'aide d'un témoin direct. Cette désorientation dans sa propre ville met en évidence la magnitude des catastrophes et prépare l'observateur à vivre avec elles.

Les photos révèlent un passé en négatif, à partir des vides matériels laissés par les immeubles, comme suite à un bombardement massif. Elles montrent à la fois l'effort des habitants dans la construction matérielle et morale d'une ville d'une grande beauté architecturale – dans ses théâtres, cinémas, petits hôtels – mais désormais évanouie. Alors que la ville nouvelle s'est fixé l'objectif d'effacer les derniers vestiges d'un passé trop angoissant, la population a éprouvé le besoin de laisser un témoignage de son passé au moyen des photos affichées, comme une trace de sa mémoire. Cet affichage montre bien l'existence d'un regard lié à une mémoire collective urbaine particulière qui autrement serait passée inaperçue (Smelser, 1962).

Les photos anciennes apparaissent dans les cafés, restaurants et galeries commerçantes. Les thématiques se centrent pour la plupart sur d'anciens bâtiments publics (cathédrale, mairie), ainsi que sur des espaces culturels disparus (écoles, université, théâtres), mais également sur quelques jardins publics et événements (travaux de démolition, manifestations culturelles), tandis que les photos de passants, citoyens ou personnalités sont absentes. Les images urbaines publiques jouent un double rôle. D'un côté, elles remplacent le vide laissé et, d'un autre côté, elles constituent une mémoire urbaine pour les générations futures.

De ce point de vue, la photo devient un prétexte autour duquel différentes générations peuvent se rencontrer. Ainsi, des photos longtemps restées sans signification peuvent devenir proches une fois expliquées par les témoins directs à leurs enfants ou petits-enfants. Les images sont le relais physique intergénérationnel d'une mémoire immatérielle qui s'est adaptée au vide. De plus, le caractère anonyme des photos permet la réflexion personnelle, tout à fait volontaire et sans contraintes. Le message troublant des photos est un regard, issu d'un choix que chacun fait en fonction de ses propres inquiétudes. La connaissance de cette réalité naturelle, malgré la désorientation première qu'elle provoque, devient le premier atout face au danger latent, et elle banalise dans une certaine mesure la catastrophe comme un mal chronique avec lequel il est possible de coexister.

Les photos sont le reflet d'un passé vécu mais oublié, dans les espaces de vie présents. La volonté des habitants d'afficher les photos de façon spontanée prouve l'intérêt d'exprimer, à partir de l'image silencieuse, la conscience d'une mémoire collective, souvent trop douloureuse pour être directement racontée. Ses représentations deviennent le seul témoin collectif d'un passé inséré dans une modernité urbaine, amnésique. La ville doit aller de l'avant comme un phare qui guide les habitants dans la reconstruction, en

évitant un passé qui pourrait mener à s'apitoyer sur soi-même. Cependant, les photos représentent une parenthèse d'un espace virtuel passé, nécessaire pour la survie d'une mémoire collective et à la base de toute identité. La mémoire continue de s'enraciner, tout en s'adaptant à une nature instable. Les photos sont ainsi des fenêtres temporelles qui permettent une conciliation entre le passé, le présent et le futur d'une société urbaine qui se retrouve face à sa propre nature (photos 3 et 4).



Photos 1 et 2 : La reconnaissance des endroits à Concepción est impossible. En haut, la photo de l'ancienne mairie de Concepción aujourd'hui disparue comme la plupart du patrimoine matériel. En bas, l'immeuble qui a pris la place de l'ancienne mairie (sources : www.fotolog.com/conce_arq_hist et H. Capella Miterrique).



Photos 3 et 4 : Photos anciennes du fastfood Llanquihue coexistant avec la modernité. En haut, vue du fastfood, en bas vue d'un de ses murs avec des photos anciennes de Concepción (source : H. Capella Miternique).

Les photos témoins d'une mémoire

Les photos du passé urbain permettent aux témoins directs une sorte de catharsis silencieuse à partir de réminiscences confuses d'événements oubliés, tandis que pour ceux (descendants et étrangers) qui les voient maintenant, elles illustrent un riche patrimoine et fournissent une forme de relais identitaire. Dans tous les cas, les images avisent d'un danger latent qui relativise le rôle de la propriété et des biens matériels face à l'importance des lieux. Les photos deviennent les garants d'une mémoire qui constitue la survie d'un lieu de mémoire et d'un regard propre. Elles représentent une forme de mémoire adaptée à la réalité naturelle. Elles témoignent à la fois de l'effort des hommes dans une sorte de mythe de Sisyphe, face à une nature hostile. Ainsi, par exemple, les photos de théâtres anciens symbolisent la grandeur et l'exploit d'une culture qui se relève après chaque désastre face à une nature sauvage et destructrice. Ce témoignage d'effort collectif devient un exemple à suivre montré aux différentes générations et contribue à définir l'identité.

L'idée communément répandue d'une confrontation entre culture et nature tourne au drame dans le contexte de la ville au Chili et en particulier à Concepción. Le patrimoine matériel de la ville, sur lequel s'établit généralement le relais de la mémoire collective, peut difficilement faire face à une nature aussi changeante. C'est dans ce contexte que l'on observe une adaptation pour assurer l'inclusion progressive de cette nature, comme partie intégrante de la mémoire collective. Cela se rapproche de la vision des peuples autochtones, comme par exemple le peuple mapuche. En effet, dans ce type de discours, les formes de transmission de la mémoire abandonnent le support physique du patrimoine construit et figé, pour chercher des formes de mémoire adaptées à l'instabilité de la nature. C'est ainsi que le relais des lieux de mémoire devient clef, au-delà des formes éphémères, grâce par exemple au témoignage des photos. L'iconographie devient un instrument d'expression de la mémoire collective, adapté à la nature de la ville, et elle représente une forme de patrimoine qui donne permanence au territoire et soutient un enracinement axé sur l'importance du lieu, au-delà de sa forme.

Une adaptation de la mémoire

La mémoire en cliché

Les photos étant devenues le seul moyen pour saisir une réalité matérielle urbaine en permanente mutation, la vision en négatif qu'elles proposent met en évidence l'importance des lieux, mais au-delà des constructions particulières qui se sont succédé dans le temps. En considérant le vide pour comprendre ce qui existait, on emploie dans une certaine mesure le même concept que le procédé du cliché pour l'obtention de la photo. Le regard offert par les photos synthétise une vision du vide spatial en rapport avec l'oubli de la mémoire collective. Cette vision de la ville dont les éléments photographiés n'ont pas de localisation dans le temps et l'espace apporte justement une continuité dans l'imaginaire collectif, au-delà des formes spécifiques (photo 5). La mémoire enregistrée dans les photos parvient ainsi à s'adapter à la nature dynamique des tremblements de terre et évolue même en forme propre d'expression.



Photo 5: Témoin des travaux de démolition après le tremblement de terre de 1939 (source: Archive Universidad de Concepción).

Les images, par leur importance, constituent la forme de transmission d'un patrimoine adapté aux circonstances naturelles. Cette réalité a été non seulement reprise de façon spontanée par les commerçants du centre ville, mais également par les autorités locales. Il est ainsi curieux qu'une ville aussi centrée sur la modernité de sa morphologie compte autant d'archives photographiques (mairie, bibliothèque, université, particuliers) sur les témoignages de son passé. La dimension symbolique des photos anciennes devient le relais par lequel la mémoire collective a pu s'adapter et faire survivre son enracinement.

L'icône devient presque plus importante que la réalité même, et le besoin d'image presque obsédant (Marin, 2002). C'est ainsi que lors du dernier tremblement de terre vécu au mois de février 2010, la plupart des habitants sont sortis caméra en main pour figer le témoignage des effets de la catastrophe sur leur ville. Dans une sorte de pèlerinage, tout le monde voulait garder l'image d'une ville vécue mais désormais enfouie. La photo reproduit le moment spécifique mais aussi immortalise l'importance du lieu comme prélude d'une nouvelle reconstruction.

L'importance du lieu

Il est presque ironique qu'une ville constamment démolie et relocalisée par les tremblements de terre ait été baptisée Concepción (La Concepción de María Purísima del Nuevo Extremo). Mais on peut certainement considérer le processus de construction ou de naissance comme un référent identitaire collectif propre à cette ville.

Cette situation curieuse renvoie également au patronyme des habitants de Concepción, les Penquistas, qui fait allusion au nom du premier établissement de Penco. L'identité collective reprend ainsi le nom de l'endroit de fondation et résume la situation momentanée ainsi que la capacité d'adaptation des habitants, en soulignant l'importance de la transmission des noms de lieux.

La force de la nature face à la matérialité urbaine n'a pas découragé ses habitants. Ils ont su adapter le cadre urbain à une réalité particulière, créant une identité flexible et immatérielle, ancrée sur la mémoire collective, associée aux noms et en étroit rapport au lieu. La recherche de continuités et l'apprentissage des voies de transmission en dépit de destructions récurrentes se transforment en une forme de vie propre aux habitants. Le regard

troublant induit par les photos forge un lieu en fonction de la nature. Les photos témoignent d'un respect presque culte envers son propre passé et deviennent les référents spatio-temporels d'une mémoire collective pour le futur. Le lieu et le besoin collectif de sauvegarder son nom traduisent la force d'un enracinement au-delà de toute logique. La force symbolique des images matérielles du passé constitue le lien grâce auquel cette mémoire peut se projeter, car elles montrent l'origine et prouvent l'existence d'un référent (photo 6).



Photo 6 : Restes de la statue en bronze de Bernardo O'higgins, après le dernier tremblement de terre du 27 février 2010. Le patrimoine matériel officiel ne résiste pas à la réalité d'une nature et d'une société qui a construit son identité sur des référents immatériels (source : H. Capella Miternique).

Ce cas d'étude illustre une réalité partagée par de nombreuses villes dans le monde, sujettes aux catastrophes naturelles ou anthropiques. Concepción a su adapter une mémoire virtuelle grâce aux photos anciennes qui permettent de comprendre l'importance du lieu au-delà de sa forme particulière. Cette importance accordée aux symboles fait penser aux discours sur la ville dite postmoderne, où le rôle de la représentation serait plus important que celui de la ville produite, comme à Los Angeles (selon E. Soja, 2000). Mais ce discours postmoderne sur Los Angeles peut alors être compris, soit comme la vision du dépassement d'un modèle productif moderne à la manière de E. Soja, soit – comme le montre le cas de Concepción – comme une adaptation du modèle occidental urbain à une nature particulière, centré sur l'importance du lieu, mais au-delà de sa forme.

Bibliographie

- AUGÉ, M., 1992, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 155 p.
- AUGÉ, M., 2001, *Les formes de l'oubli*, Paris, Rivages, 121 p.
- BERDOULAY, V., P. GOMES, et J. LOLIVE, 2004, "L'espace public et l'incontournable spatialité de la politique", *L'espace public à l'épreuve. Régressions et émergences*, Talence, MSHA, p. 9-25.
- DAVIDSON, L.M. et D. BAUM, 1986, "Implications of post-traumatic stress for Social Psychology", *Journal of Applied Social Psychology*, n° 6, p. 207-233.
- HALBWACHS, M., 1968, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 166 p.
- HOBSBAWM, E., 1998, *Crítica, Sobre la historia*, Barcelona, Critica , 304 p.
- JANOFF-BULMAN, R., 1992, *Shattered assumptions: Towards a new psychology of trauma*, New York, The Free Press, 256 p.
- LYNCH, K., 1969, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 222 p.
- MARIN, L., 2002, *Des pouvoirs de l'image : gloses*. Paris, Seuil, 265 p.
- NORA, P. (dir.), 1984-1993, *Les lieux de mémoire*, 3 volumes, Paris, Gallimard.
- RICCEUR, P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 676 p.
- SMELSER, N.-J., 1962, *Theory of collective behavior*, New York, The Free Press, 436 p.
- SOJA, E., 2000, *Postmetropolis: critical studies of cities and regions*, Los Angeles, Blackwell, 464 p.
- STEINGLASS, D. et E. GERRITY, 1990, "Natural Disasters and Post-traumatic Stress Disorder", *Journal of Applied Social Psychology*, n° 20, p. 1746-1754.